UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY
AUG 22 1919

C. BOUGLÉ

LES GRANDES FIGURES DE L'ENTENTE

Verhaeren

CONFÉRENCE

Donnée à l'Institut Thiers

PAR

le Comité " L'Effort de la France et de ses Alliés "

BLOUD ET GAY, Éditeurs
3, Rue Garancière, 3
PARIS

VERHAEREN

C. BOUGLÉ

LES GRANDES FIGURES DE L'ENTENTE

Verhaeren

CONFÉRENCE

Donnée à l'Institut Thiers

PAR

le Comité " L'Effort de la France et de ses Alliés "

BLOUD ET GAY, Éditeurs

3, Rue Garancière, 3

PARIS

845V588
DB66

VERHAEREN [1]

Tant de fêtes glorieuses que nous célébrons depuis la victoire sont souvent pour nous à base de tristesse. Nous pensons à ceux qui les ont préparées et qui ne les verront pas.

Et notre pensée va tout d'abord, sans doute, à la foule des héros anonymes, à ceux dont la postérité ignorera toujours les noms, à ceux dont le sang s'est dilué dans la boue des tranchées et dont les restes dispersés épousent littéralement la terre qu'ils ont sauvée par leur sacrifice. Mais après eux, il nous arrive d'évoquer quelques-uns de ceux qui ont dominé la foule, quelques grandes figures vers lesquelles les peuples se sont tournés, qui nous ont apporté le réconfort en ressuscitant chaque jour les indignations nécessaires. Parmi ces figures représentatives de notre idéal, il en est plusieurs qui ont disparu trop tôt pour fêter la victoire appelée par elles. A ces grands hommes

(1) Conférence prononcée à la Fondation Thiers sous la présidence de M. Boutroux et sous les auspices du Comité *l'Effort de la France et de ses Alliés.*

nous pensons avec le désir d'aller nous pencher sur leur tombe et de leur crier, à travers la terre : « Elle est venue, enfin ! Elle est venue, la tant désirée, la tant attendue, l'inespérée, la décisive, la démonstrative ! La Victoire est à nous ! La Victoire est à vous ! »

Le poète que nous voulons honorer est une de ces grandes figures que l'on voudrait bien pouvoir ressusciter aujourd'hui. Il y a deux ans qu'il est mort à Rouen, stupidement écrasé par un train. Sur sa tombe à lui aussi, on voudrait aller crier la victoire ; on voudrait, lui entre tous, lui voir prendre sa part de notre joie... On se doute qu'il a dû tant souffrir de la guerre !

Si Verhaeren, plus que d'autres, peut-être, a dû souffrir de la guerre, ce n'est pas seulement parce qu'il est un poète, un de ces hommes qui, avec leur sensibilité exacerbée, leurs nerfs à fleur de peau, ressentent plus vivement sans doute les grandes émotions collectives ; c'est aussi parce que ce poète-là a été par la guerre touché, blessé dans les idées qui lui étaient le plus justement chères. Les deux plus hautes sources de la poésie ont été souillées par l'Allemand. Verhaeren a, plus que d'autres peut-être, souffert de la guerre par la double raison qu'il a été un grand patriote et qu'il a été un grand humanitaire. Sa poésie a

des racines, des racines profondes qui plongent aussi loin qu'elles peuvent dans le sol maternel. Mais à d'autres moments, ils nous semble que sa poésie a des ailes, de larges ailes qui l'emportent aussi haut qu'elles peuvent, jusque dans le ciel des rêves dont la guerre enfin serait bannie.

Que Verhaeren soit un grand patriote, c'est ce qu'il est trop facile de démontrer. Jamais poète ne fut plus ardent à fondre son moi personnel dans le moi collectif de la patrie. Il a eu dès le début, il le dit lui-même, l'orgueil de son clocher ; il a chanté toutes les Flandres sur tous les tons ; il aime son pays dans sa nature, dans son histoire, il a célébré ses héros et ses artistes, ses chefs et ses foules. Et à chaque fois qu'il parle de cette nature, de cette histoire, de cette race, on sent, dans sa poésie, une émotion, une vibration de sincérité qui nous prend au cœur.

Les exemples ne manquent pas ; on trouve, à tout instant, dans les vers de Verhaeren, de ces hymnes à son pays ; retenons-en un, moins connu que d'autres, peut-être, mais qui, dans sa familiarité même, demeure émouvant. C'est « Le Roulier », des *Blés Mouvants*.

LE ROULIER

D'un geste large et régulier
Vide ta pinte,
Roulier.

Elle contient l'eau de la Lys.
Et le houblon
Et l'orge de la Flandre ;
Vide ta pinte
Joyeux et recueilli
Et laisse un peu de ton pays
Dans toi-même descendre.

Orge et houblon
Avant de s'exalter vers la lumière,
Ont pris d'abord au sol profond
La bonne sève de la terre.

Comme toi, roulier,
Ils ne savent du monde
Que les champs clairs et familiers
Qui vont d'Alost jusqu'à Termonde;
Ils ont aimé aux temps d'éveil
La même pluie et le même soleil,
Et les voici mêlés aux eaux de la rivière
Qui lentement sont devenues,
Pour ton grand corps rouge et charnu,
La bière.

D'un geste large et régulier
Vide ta pinte,
Roulier.

Et commande avec entrain
Un second verre,
Pour le vider
Pour le vider
Avec la saine et luisante commère
Qui te l'apporte
Au seuil des portes
Sur un plateau d'étain.

Car elle aussi a puisé dans la terre,
Dans l'air, le vent et le soleil,
Et sa force robuste et son beau sang vermeil.

Le champ et ses moissons, le fleuve et ses méandres
Ont exalté ses yeux profonds,
Et, comme l'orge et le houblon,
Elle est une belle et forte plante de Flandre.
D'un geste large et régulier
Vide ta pinte et songe à ton pays,
Roulier.

N'est-ce pas gras comme un Rubens, spirituel comme un Téniers, profond comme un Rembrandt?

De tous les traits que Verhaeren assemble ainsi à la gloire de son pays, il en est un sur lequel il convient d'insister plus particulièrement, aujourd'hui que la guerre a passé par là, parce qu'en le dessinant, le poète nous fait comprendre l'attitude que devait prendre la Belgique en face de l'envahisseur.

Verhaeren aime à insister sur la fierté de son pays, sur son goût pour l'indépendance, sur sa capacité de résistance. Voyez, par exemple, ce qu'il dit de son enfance, des leçons de son jeune âge, alors qu'il se promène dans le village de Saint-Amand, au bord du fleuve, monte avec le vieux sonneur au haut des tours, lit les vieilles histoires :

J'appris alors quel pays fier était la Flandre !
Et quels hommes, jadis, avaient fixé son sort,
Et ces jours de bûchers et de flamme, où la cendre
Que dispersait le vent était celle des morts.

De toute cette histoire, il reste une leçon de fierté, d'orgueil collectif et jamais il n'a mieux exprimé ce sentiment que dans cette sorte de prière qu'il adresse aux tours :

Flandre tenace au cœur ; Flandre des aïeux morts
Avec la terre aimée entre leurs dents ardentes ;
Pays de fruste orgueil ou de rage mordante,
Dès qu'on barre ta vie ou qu'on touche à ton sort;
Pays de labours verts autour de blancs villages ;
Pays de poings boudeurs et de fronts redoutés ;
Pays de patiente et sourde volonté ;
Pays de fête rouge et de pâle silence ;
Clos de tranquillité ou champs de violence,
Tu te dardes dans tes beffrois et dans tes tours,
Comme en un cri géant vers l'inconnu des jours !
Chaque brique, chaque moëllon ou chaque pierre
Renferme un peu de ta douleur héréditaire

Ou de ta joie éparse aux âges de grandeur ;
Tours de longs deuils passés ou beffrois de splendeur,
Vous êtes des témoins dont nul ne se délivre ;
Votre ombre est là, sur mes pensers et sur mes livres,
Sur mes gestes nouant ma vie avec sa mort.
Oh que mon cœur toujours reste avec vous d'accord !
Qu'il puise en vous l'orgueil et la fermeté haute,
Tours debout près des flots, tours debout près des côtes,
Et que tous ceux qui s'en viennent des pays clairs
Que brûle le soleil, à l'autre bout des mers,
Sachent, rien qu'en longeant nos grèves taciturnes,
Rien qu'en posant le pied sur notre sol glacé,
Quel vieux peuple rugueux vous leur symbolisez,
Vous, les tours de Nieuport, de Lisweghe et de Furnes !

Le « vieux peuple rugueux» : voilà le trait sur lequel Verhaeren aime à peser. Et l'on voit bien qu'en y insistant il fait prévoir, en quelque sorte, l'attitude que prendra la Belgique en face de la guerre.

Mais la guerre elle-même, voilà ce qu'il ne fait nullement prévoir, voilà qui tient très peu de place dans son œuvre, parce que la guerre ne tient que très peu de place dans sa pensée.

Verhaeren est presque un des seuls poètes qu'on puisse, à cause de l'ampleur et de la variété de son œuvre, comparer sans dérision au géant de la poésie, à notre Victor Hugo ; parcourez les vingt-cinq ou trente volumes qu'il a laissés, vous constaterez combien les récits de batailles, d'épo-

pées militaires, occupent peu de pages. La guerre n'arrête pas la pensée de Verhaeren : par définition, si l'on peut dire, il l'élimine, il la proscrit, il la considère comme prescrite. L'âge de la guerre est passé, il doit être passé ; c'est une des affirmations que nous trouvons au fond du cœur de notre poète. Et c'est ici que nous voyons apparaître, après le grand patriote, le grand humanitaire.

Humanitaire... Précisons bien d'abord en quel sens nous entendons ce mot. Si « humanitaire » veut dire « douceâtre », « doucereux », si par « philosophie humanitaire » on entend une philosophie à l'eau de rose ou au sirop d'orgeat, rien n'est plus éloigné du sentiment de Verhaeren ; le grand poète belge n'est pas du tout un élève de Tolstoï ; à certains moments, on pourrait même dire qu'il est plus près de Nietzsche.

En fait, Verhaeren est au fond un violent. Il n'en donnait pas, à vrai dire, l'impression extérieure. Je n'ai eu l'honneur de le rencontrer qu'une seule fois : peu de temps avant la guerre à la table d'un banquet organisé à Bruxelles en l'honneur d'une délégation française par Georges Lorand, un autre grand disparu avant l'heure qui doit « tout payer ». Ce jour-là le poète aux yeux clairs me parut toute discrétion, toute timidité, toute réserve ; involontairement, en le voyant, on

songeait au début du sonnet que Sully-Prudhomme a consacré à Spinoza : « ... C'était un homme doux... »

Mais les apparences étaient trompeuses : Verhaeren avait une âme frénétique, ardente, trépidante, tumultueuse, audacieuse, prête à sympathiser avec toutes les audaces. Pour bien comprendre l'élan de cette âme, pour se représenter l'attitude que va prendre le poète, il faut prendre un peu de champ, il faut revenir en arrière et retracer à grands traits son évolution.

Il convient de ne pas oublier que, dans une phase de sa carrière, Verhaeren a été presque un décadent, comme on disait autrefois. C'est le moment où il écrit *Les Débâcles* et *Les Flambeaux Noirs*. Il a été abandonné par la foi de ses pères ; il s'est replié sur son moi, il est retombé sur lui-même, il a souffert, il a essayé de se mortifier, de se diminuer, de se mutiler ; c'est alors qu'il écrivait :

Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices,
Où l'on abolirait, en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair...

De l'abîme où il s'enfonçait dans cette période de marasme, il a été sauvé par trois forces assez différentes l'une de l'autre : par l'amour, par la

nature, et enfin — ce qui est, peut-être, plus inattendu — par l'industrie.

L'amour : ce n'est pas le moment d'insister longuement sur cet aspect de l'œuvre de Verhaeren ; il faut dire pourtant que dans cette œuvre, il y a de magnifiques pages d'amour. Dans *Les Heures*, on trouve des hymnes de reconnaissance fervente adressées à celle qui fut « sa simple et sa tranquille amie ». C'est un de ces livres que les amants heureux aimeront lire, tête contre tête, dans la suite des siècles.

Avec l'amour, la nature a sauvé Verhaeren. Comme disait un de ses compatriotes, Camille Lemonnier, Verhaeren s'est plongé « au cœur frais de la forêt ». Il avait, aux environs de Mons, au « Caillou qui bique », une petite maison où il aimait, chaque année, passer quelques mois. Il y rajeunissait son âme au contact des arbres, son âme pacifiée par la paix des forêts.

Toutefois, que cette expression classique ne nous fasse pas illusion : ce ne sont pas des leçons de tranquillité ou d'apaisement que Verhaeren venait demander à la nature. Ce qu'il aime en elle, ce qu'il vient y chercher, c'est le changement, le mouvement, les bonds en avant, ce qu'il lui demande, en un mot, ce sont des leçons d'audace.

Pour saisir à travers des images le véritable

génie des poètes, on s'est complu quelquefois à chercher avec quels éléments, avec quelles forces, avec quelles formes de la nature leur génie s'harmonise. Pour Sully-Prudhomme, tout le monde pensera à la géométrie scintillante des étoiles. Le génie de Lamartine, c'est par une lune aux clartés laiteuses qu'il est le mieux symbolisé. Victor Hugo, c'est un océan tumultueux. De Verhaeren, nous dirons : l'âme de Verhaeren, c'est le vent : Verhaeren fut avant tout le glorificateur du vent, qui fait le tour du monde, qui secoue l'homme et le pousse en avant :

— Toi qui t'en vas là-bas,
Par toutes les routes de la terre,
Homme tenace et solitaire,
Vers où vas-tu, toi qui t'en vas ?
— J'aime le vent, l'air et l'espace ;
Et je m'en vais sans savoir où,
Avec mon cœur fervent et fou,
Dans l'air qui luit et dans le vent qui passe.
— Le vent est clair dans le soleil,
Le vent est frais sur les maisons
Le vent incline, avec ses bras vermeils,
De l'un à l'autre bout des horizons,
Les fleurs rouges et les fauves moissons.

. . . .

— Si j'aime, admire et chante avec folie,
Le vent,
Et si j'en bois le vin fluide et vivant
Jusqu'à la lie,

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN

C'est qu'il grandit mon être entier et c'est qu'avant
De s'infiltrer, par mes poumons et par mes pores,
Jusques au sang dont vit mon corps,
Avec sa force rude ou sa douceur profonde,
Immensément, il a étreint le monde.

Quant on lit cet éloge du vent, le dernier vers du fameux sonnet de Hérédia revient à l'esprit : « ... *l'ivresse de l'espace et du vent intrépide.* »

Le « vent intrépide » est bien le grand ami du grand poète belge. Et Verhaeren aime tellement, dans la nature, ce qui change, ce qui monte, ce qui se meut ou s'élance, qu'il trouve le moyen de louer les arbres pour des qualités qui, au premier aspect, semblent contradictoires avec leur être.

La leçon des arbres : combien de philosophes ont essayé de la faire comprendre ! On m'a raconté que Taine, à la fin de sa vie, conduisait volontiers les jeunes étudiants devant un arbre du jardin du Luxembourg, qu'il leur faisait admirer comme un symbole de sérénité. J'ai reçu moi-même une leçon analogue d'un autre philosophe qui fut le maître de mes maîtres. Je me promenais un jour en Bretagne avec M. Lachelier et je l'interrogeais indiscrètement sur sa philosophie, sur le mystérieux rapport qu'il affirme entre la vérité et la beauté : et le maître s'arrêtant devant un chêne, me dit à peu près : « Ce chêne

est beau parce qu'il est dans le vrai, dans la vérité de sa forme; il accomplit la forme dictée en quelque sorte par son type ; voilà pourquoi il est beau, voilà pourquoi il est vrai, voilà pourquoi il est. »

Philosophie aristotélicienne en somme, philosophie de la forme et du type immobile.

Au contraire, ce qui séduit un Verhaeren, c'est la philosophie du mouvement et de l'indéfini : ce qui pousse, ce qui se meut, ce qui monte, surtout, voilà ce qu'aime notre poète. Devant un arbre, il trouve moyen de louer l'élan vers le mouvement, la branche qui tend à se séparer du tronc et, mieux encore que l'arbre ou la branche, le lierre qui veut aller plus haut que la plus haute branche. Notons, en passant, une des expressions qu'il lance ainsi dans sa prière aux arbres : il en serait revenu peut-être plus tard :

Embrassant l'arbre, il dit :

— Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux;
Il se plantait, dans la splendeur, comme un exemple;
J'aimais plus ardemment le sol, les bois, les eaux,
La plaine immense et nue où les nuages passent;
J'étais armé de fermeté contre le sort,
Mes bras auraient voulu tenir en eux l'espace ;
Mes muscles et mes nerfs rendaient léger mon corps
Et je criais : « *La force est sainte...* »

Voilà, n'est-il pas vrai, où nous constatons un peu de Nietzscheanisme dans le cas de Verhaeren ;

n'eût-il pas plus tard, peut-être, rectifié cette expression dangereuse?

Précisons cependant. La force que, passant de la nature à l'humanité, Verhaeren va louer, chanter et glorifier, ce ne sera pas, il ne voudra pas que ce soit la force de domination, la force de tyrannie; pour lui, la « force sainte » c'est toujours une force de révolution, de libération, une force de conquête humaine.

En un mot, ce que Verhaeren va aimer et célébrer par-dessus tout dans l'humanité, c'est l'élan, l'essor, l'en avant, c'est l'audace prométhéenne. Prométhée, voilà son homme, voilà son dieu, voilà son homme-dieu.

Cette sympathie pour l'audace humaine se révèle sur le vif dans une pièce singulièrement hardie, qu'il a consacrée lui aussi à la vieille tradition chrétienne, à celle qu'un van Eyck a si admirablement illustrée, à l'histoire du Paradis perdu. Cette histoire, Verhaeren ose à son tour la raconter à sa façon et voici les méditations qu'il prête à Ève lorsqu'elle refuse de rentrer dans le paradis :

L'homme sentit bientôt comme un multiple aimant
Solliciter sa force et la mêler aux choses;
Et l'orgueil le dota de forces violentes
Pour que lui-même, un jour, bâtit seul son destin.
. . . .
Et la femme, plus belle encor depuis que l'homme
Avait ému sa chair du frisson merveilleux

Vivait dans les bois d'or baignés d'aube et d'aromes
Avec tout l'avenir dans les pleurs de ses yeux.
C'est en elle que s'éveilla la première âme
Faite de force douce et de trouble inconnu,
A l'heure où tout son cœur se répandait en flammes
Sur le germe d'enfant que serrait son flanc nu.
Le soir, lorsque le jour dans la gloire s'achève
Et que luisent les pieds des troncs dans les forêts,
Elle étendait son corps déjà plein de son rêve
Sur les pentes des rocs que le couchant dorait.
Ses beaux seins soulevés faisaient deux ombres rondes
Sur sa peau frémissante et claire ainsi que l'eau,
Et le soleil, frôlant toute sa chair féconde,
Semblait mûrir ainsi tout le monde nouveau.
Elle espérait en vous, recherches et pensées,
Au sort humain multiplié par son amour,
A la volonté belle, énorme et violente
Qui dompterait la terre et ses forces un jour.
Vous lui apparaissiez, vous, les douleurs sacrées.
Et vous, les désespoirs, et vous, les maux profonds,
Et d'avance la grande Ève transfigurée
Prit vos mains en ses mains et vous baisa le front;
Mais vous aussi, grandeur, folie, audace humaines,
Vous exaltiez son cœur pour en chasser le deuil,
Et vos transports naissants et vos ardeurs soudaines
Lui prédirent quels bonds soulèverait l'orgueil ;
Elle espérait en vous, recherches et pensées,
Acharnement de vivre et de vouloir le mieux
Dans la peine vaillante et la joie angoissée,
Si bien que, s'en allant un soir sous le ciel bleu,
Libre et belle, par un chemin de mousses vertes,
Elle aperçut le seuil du paradis, là-bas ;
L'ange était accueillant, la porte était ouverte ;
Mais, détournant la tête, elle n'y rentra pas.

Pièce audacieuse, n'est-il pas vrai, et qui rappelle la fameuse apostrophe de notre Proudhon :

« Viens, Satan, que je t'embrasse... »

C'est un hymne aux forces qu'un Bonald, un de Maistre auraient appelées sataniques, à la science, à l'industrie, à la démocratie, à toutes les formes de l'audace prométhéenne.

Toutes ces forces sont précisément celles que Verhaeren va chérir et célébrer. Il n'a peur, lui, d'aucun essai, d'aucun essor. Il va aimer, dans notre temps, ce qui lui paraît être, par excellence, la force dominatrice, la force libératrice ; il va aimer l'industrie elle-même ; il va devenir le grand poète de la grande industrie, celui qu'espéraient, qu'appelaient de tous leurs vœux nos saint-simoniens, poètes eux aussi, auxquels il ne manqua que le verbe lyrique...

Et Verhaeren est venu, il a incarné un de leurs rêves, et c'est là, peut-être, qu'apparaît son originalité la plus profonde, c'est de cela, peut-être, que nous devons lui être le plus reconnaissants.

Ne diminuons pas son génie : il est ample et divers ; certains aspects de son œuvre, par une sorte de suavité familière, font penser à un Verlaine ; ou bien, quand il suit un essaim d'insectes qui butinent, dans un jardin, il montre une ferveur exubérante qui évoque Mme de Noailles. Il

a plus d'une corde à sa lyre, mais il y en a une qui lui est propre, c'est celle qu'il fait vibrer quand il chante les usines, les chemins de fer, les grandes villes. C'est la note nouvelle que son œuvre apporte dans l'histoire de la poésie.

Le problème avait été posé par Chénier :

« Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques. » Bien peu de poètes, au XIXe siècle, surent accomplir ce programme. Les « pensers nouveaux » n'ont pas abondé dans la poésie. Le plus souvent, le poète s'est détourné du monde moderne : la poésie fut un moyen d'évasion. Les romantiques s'évadèrent dans le moyen âge ou dans la nature, les parnassiens se retirèrent dans leur tour d'ivoire.

Verhaeren, au contraire, ne veut pas s'évader du monde moderne. Il embrasse avec ferveur l'humanité d'aujourd'hui, avec d'autant plus de ferveur que ce qu'il aime en elle c'est l'humanité de demain ; et alors, les grandes forces de mouvement, de changement, de révolution, il va les faire passer résolument au premier plan de son œuvre ; la machine, le machinisme trouveront en lui un glorificateur.

Quelques exemples montreront avec quel lyrisme il est capable, par exemple, de chanter les machines et les trains. Voici, dans *Les*

Flammes hautes, la belle description qu'il donne des machines :

Dans l'air farouche et violent des ateliers,
Elles sont l'homme infiniment multiplié;
D'un bruit tenace, ardent et unanime,
Elles fouillent le sol et remplissent l'abîme ;
La houille est mise à nu et tout à coup, par blocs,
Le marbre et le granit sont arrachés aux rocs.
Et là-haut, dans le ciel, se dressent les structures
De larges treuils mettant la terre à la torture.
Des pays tout entiers sont couverts de travaux
Qui fatiguent le sol des chocs de leur marteaux.
Les isthmes sont fendus et les mers sont unies.
La machine vers l'impossible s'ingénie
Et, sans crainte des cieux tonnants,
Un jour, comme un insecte énorme et bourdonnant,
Hélice folle, aile tendue,
Elle entre et vole et vire et fuit dans l'étendue.

Lisons encore une autre pièce, consacrée à ces trains, sous les roues desquels Verhaeren trouva la mort; dans cette ode aux chemins de fer, on verra mieux encore que ce que le poète aime dans ces formes de la vie moderne, c'est l'*En avant :* au surplus, est-ce là le titre même de la pièce :

Le corps ployé sur ma fenêtre,
Les nerfs vibrants et sonores de bruit,
J'écoute avec ma fièvre et j'absorbe, en mon être,
Les tonnerres des trains qui traversent la nuit.
Ils sont un incendie en fuite dans le vide.
Leur vacarme de fer, sur les plaques des ponts,

Tintamarre si fort qu'on dirait qu'il décide
Du rut d'un cratère ou des chutes d'un mont.
Et leur élan m'ébranle encore et me secoue.
Qu'au loin, dans la ténèbre et dans la nuit du sort,
Ils réveillent déjà, du fracas de leurs roues,
Le silence endormi dans les gares en or.
Et mes muscles bandés où tout se répercute
Et se prolonge et tout à coup revit
Communiquent, minute par minute,
Ce vol sonore et trépidant à mon esprit.
Il le remplit d'angoisse et le charme d'ivresse
Étrange et d'ample et furieuse volupté,
Lui suggérant, dans les routes de la vitesse,
Un sillage nouveau vers la vieille beauté.

Oh ! les rythmes fougueux de la nature entière
Et les sentir et les darder à travers soi!
Vivre les mouvements répandus dans les bois,
Le sol, le vent, la mer et les tonnerres ;
Vouloir qu'en son cerveau tressaille l'univers:
Et pour en condenser les frissons clairs
En ardentes images,
Aimer, aimer surtout la foudre et les éclairs
Dont les dévorateurs de l'espace et de l'air
Incendient leur passage!

Après avoir chanté les machines, les chemins de fer, Verhaeren va chanter les villes elles-mêmes, les grandes villes, les villes monstreuses, les villes tentaculaires, symboliques de l'âge du fer qui est le nôtre. Sans doute, il ne méconnaît pas leurs horreurs, il sait leurs faubourgs galeux, leurs usines empoisonnantes, les populations hâves

qui vont du bouge à l'atelier; mais, tout horribles qu'elles soient, les villes l'attirent, il est comme ensorcelé par elles, parce qu'elles sont des fabriques d'irrespect, des écoles d'audace, parce que là tout se concentre, que les tribuns y collaborent avec les savants, que les foules y exhalent leurs aspirations obscures, parce que, au-dessus de la ville, le rêve monte, qui va vers l'infini.

Au reste, lui-même laisse voir, avec une grande netteté, le fond philosophique de sa pensée. Il note très exactemeut l'harmonie entre son âme et l'âme des grandes villes :

L'intime et sourd tocsin qui enfiévrait ton âme
Battait aussi dans ces villes, le soir; leur flamme
Rouge et myriadaire illuminait ton front,
Leur aboi noir, leur cri vengeur, leur han fécond
Étaient l'aboi, le cri, le han de ton cœur même ;
Ton être entier était tordu en leur blasphème,
Ta volonté jetée en proie à leur torrent
Et vous vous maudissiez tout en vous adorant. [crimes
Oh! leurs élans, leurs chocs, leurs blasphèmes, leurs
Et leurs meurtres plantés dans le torse des lois!
Le cœur de leurs bourdons, le front de leurs beffrois
Ont oublié le nombre exact de leurs victimes;
Leur monstrueux amas barre le firmament;
Le siècle et son horreur se condensent en elles,
Mais leur âme contient la minute éternelle
Qui date, au long des jours innombrables, le temps.
D'âge en âge l'histoire est fécondée
Sous l'afflux d'or de leurs idées;

Leur moelle et leur cerveau
Se ravivent du sang nouveau
Qu'infuse au monde vieux l'espoir ou le génie.
Elles illuminent l'audace et communient
Avec l'espace et fascinent les horizons.
Leur magnétisme est fort comme un poison.
Tout front qui domine les autres,
Savant, penseur, poète, apôtre.
Mêle sa flamme à la lueur de leurs brasiers,
Elles dressent vers l'inconnu les escaliers
Par où monte l'orgueil des recherches humaines
Et broient, sous leurs pieds clairs, l'erreur qui tend ses
[chaînes
De l'univers à l'homme et des hommes à Dieu.

Voilà le mot caractéristique :

Elles dressent vers l'inconnu les escaliers
Par où monte l'orgueil des recherches humaines...

C'est pour cela que Verhaeren loue les grandes villes et les glorifie et se félicite que notre civilisation soit en effet dominée par le rêve des grandes villes.

Par où l'on voit combien peu Verhaeren redoute les audaces, voire même les révoltes. Mais il continue à avoir horreur de la guerre ; dans toutes ses descriptions lyriques du progrès humain, la guerre continue à tenir très peu de place. Et même dans *les Flammes hautes* qui, — sinistre ironie, — paraîtront au cours de la guerre actuelle, il loue l'homme moderne de ne plus porter sa pensée sur l'hypothèse même de la guerre :

L'orde guerre n'a point sapé ton vouloir droit
D'être homme de lutte et non homme d'effroi
Et de haïr jusqu'en tes os et tes entrailles
La fourmillante horreur des chocs et des batailles.

Et c'est ainsi que l'apologie de l'industrie, de la démocratie, de la science, ramène Verhaeren à cette conviction que le temps de la guerre est terminé.

Et puis, voici pourtant qu'elle surgit, cette guerre, qu'elle tombe comme un aérolithe immense du ciel sur les villes, écrasant usines, beffrois, laboratoires et jusqu'à la tour où montait le poète pour observer la vie.

Devant cette catastrophe, quelle va être l'attitude de Verhaeren ? Il n'hésitera pas : ce sera l'attitude d'un combattant; il va combattre pour son pays, devenu représentatif de la liberté humaine, il va combattre en poète et en orateur, par le vers et par la prose. Puisqu'il le faut, il ajoutera une corde à sa lyre, ou bien il montera au ton nécessaire toutes les cordes que déjà, par avance, il avait tendues. Au service de la Belgique, symbole du droit humain, Verhaeren va mettre toute la force de son talent élargi et de son cœur transformé.

Parlons d'abord de son talent, et notons tout de suite que si, dans la pensée, dans la philosophie de Verhaeren, il n'y a pas de place pour la

guerre, il se trouve, par une coïncidence étrange, qu'entre telle forme de son talent et telle forme de la guerre d'aujourd'hui, il y a comme une harmonie préétablie : lui seul, peut-être, pouvait chanter la guerre comme on la fait dorénavant.

Pourquoi la guerre, sous sa forme moderne, est-elle spécialement horrible ? Pourquoi est-elle spécialement détestée par les poètes? C'est que tout ce qu'on s'accordait à trouver de poétique dans la guerre n'existe plus, ou presque, dans les luttes modernes. Les poètes chantaient les enivrantes chevauchées, les grands coups d'estoc et de taille, les belles rencontres, les duels ; de nos jours, la guerre est surtout un duel de métallurgie. Elle ne lance plus seulement les hommes contre les hommes ; elle lance les choses contre les choses ; avec le général, avec le soldat collaborent désormais le métallurgiste, le chimiste, l'usinier.

N'est-il pas vrai, dès lors, que seul un Verhaeren pouvait décrire avec un pittoresque émouvant ces formes modernes de la guerre, lui qui a su apercevoir d'avance ce qu'il y a de grand, de lyrique et d'épique dans le mouvement des machines, dans la vie des usines ?

Si l'on en veut un exemple, qu'on relise tout le poème *les Usines de Guerre* : on verra à quel

point il est caractéristique de la manière propre à Verhaeren.

Il le termine ainsi :

Et transportant au rythme ardent de leurs machines,
Par delà les forêts, les champs et les collines,
Des lieux où l'on travaille aux lieux où l'on se bat,
Les schrapnels par milliers et les obus par tas.

Les trains, durant la nuit, indiscontinûment,
Avec leur formidable et secret chargement
Serré en des fourgons ou caché sous des toiles,
Les trains après les trains roulent sous les étoiles.

Jusque dans les hameaux des lointaines provinces,
Le sol comme exalté en trépide et en grince,
Le fleuve répandu, le canal encaissé
Au frisson de ses flots sent la guerre passer.

Les trains roulant toujours sous les astres, la nuit,
Emportent, dirait-on, des morceaux du pays :
Plomb, fer, étain, salpêtre, aciers, boulets, mitraille
Et les soldats qui seront grands dans la bataille.

Si bien que c'est le peuple et, avec lui, la terre
Profonde, et l'eau multiple et le roc réfractaire
Qui imposent, à l'ennemi enfin dompté,
Pour le présent et l'avenir, leur volonté.

En même temps que la force de son talent élargi, Verhaeren met au service de son pays celle de son cœur transformé, disions-nous : en effet, nous allons entendre dans sa poésie une

note, un cri jusqu'alors inentendus et que, certes, il n'eût jamais voulu proférer : le cri de la haine.

Un cri de haine, voilà ce qui domine dans le recueil que Verhaeren appelle *les Ailes Rouges de la Guerre*. La haine ! Il est obligé d'ouvrir son cœur à ce sentiment nouveau, parce qu'il faut bien qu'il se dresse en face de l'Allemagne et comprenne enfin ce qu'elle est.

Verhaeren a sinon aimé, du moins admiré l'Allemagne. Il l'a dit, il a admiré sa puissance, sa force d'organisation scientifique et industrielle. Mais derrière ce mécanisme savant, quelle âme se cachait ! Une âme d'orgueil, de brutalité, une âme de perfidie, incapable de tolérer dans le monde la vie des âmes des autres peuples.

Verhaeren découvre cela. Et il s'efforce de comprendre. Le voici donc qui s'impose un effort d'analyse. Il essaie de distinguer tous les éléments du génie allemand et, dans des conférences qui sont des modèles de densité, publiées sous le titre : *la Belgique sanglante*, il fait méthodiquement le procès de l'Allemagne incivilisable, de « l'Allemagne asiatique », synthèse de tels contraires qu'on est obligé pour caractériser ses tendances de faire de nouvelles alliances de mots : matérialisme mystique, barbarie méthodique, rage disciplinée. De là sort un véritable monstre social,

un État qui est une menace universelle pour toutes les libertés humaines si chères au cœur du poète.

Où l'on aperçoit le mieux la tendance de cette âme allemande et la nature de cette menace, c'est dans l'attitude que prend l'Allemagne au regard d'un sentiment qui, d'après Verhaeren, est bien le plus sûr indice de la civilisation : le sentiment de l'honneur.

Au moment où la Belgique était envahie, un certain nombre de social-démocrates habillés en soldats vinrent visiter cette Maison du Peuple, dont Vandervelde, en juillet 1914, nous faisait les honneurs ; parmi eux, il y avait un certain Noske que nous verrons quelque jour, s'il n'y est déjà, dans le gouvernement allemand. Celui-ci, s'adressant aux socialistes belges, leur demande :

— Pourquoi résister ainsi à l'Allemagne ? Qui donc vous y forçait ?

Et les Belges de répondre :

— L'honneur.

A quoi les Allemands s'esclaffant presque ripostent :

— L'honneur : voilà un sentiment singulièrement bourgeois.

Verhaeren, racontant cette anecdote, ajoute :

« Or une civilisation vraie a précisément pour armature l'honneur.

« L'honneur n'est point un idéal bourgeois, mais un idéal aristocratique. Il fut créé par l'élite humaine, à travers les siècles, lentement. Quand la force s'éduque, elle s'oppose à elle-même : elle se limite et s'endigue; elle devient intelligente et se tempère en force morale : le pouvoir devient le droit. »

Voilà, peut-être, la rectification que nous attendions. Verhaeren avait dit naguère : « La force « est sainte; » aujourd'hui, il dit : « La force « s'oppose à elle-même, elle se limite et s'en- « digue. » Et il insiste sur ce sentiment du droit qui, après la guerre, aurait certainement pris, dans sa poésie, une place prépondérante.

Au surplus : il aurait pu ajouter déjà que ce qu'il appelle un idéal aristocratique devient logiquement l'idéal démocratique : lorsqu'on reconnaît l'honneur à toutes les personnes humaines, lorsqu'on tient la gageure de respecter l'honneur dans toutes les personnalités humaines égales, alors on est sur le chemin de la démocratie.

Mais l'Allemagne est incapable de comprendre cet idéal, de se laisser arrêter par ce sentiment, et c'est pourquoi notre poète lui en voudra furieusement, frénétiquement : non pas seulement pour les hommes, les femmes, les enfants qu'elle a pu tuer, mais pour l'idée qu'elle a essayé de tuer. Et il lui paraîtra alors légitime que, pour de tels forfaits, l'Allemagne soit comme entourée d'un

cercle de malédictions. Le cri qu'il entend passer sur les plaines, traverser les fleuves, s'élever au-dessus des montagnes, rouler sur les mers, ce cri de haine enfin, le poète à son tour l'évoque :

O cri
Qui retentis, ici,
Si tragique, aujourd'hui,
Tu peux courir, immensément, de plaine en plaine,
Car tu es juste, ô cri,
Bien que tu sois la haine.

Retenons cette sorte d'aveu, comprenons le désespoir intime qui s'exprime en ces vers. Le poète est navré, de devoir ouvrir son cœur à un tel sentiment. C'est lui-même d'ailleurs qui le dit, dans la dédicace placée en tête de *La Belgique Sanglante* où se rencontrent ces lignes, peut-être les plus touchantes de toute son œuvre :

Celui qui composa ce livre où la haine ne se dissimule point était jadis un vivant pacifique. Il admirait bien des peuples ; il en aimait quelques-uns. Parmi ceux-là se rangeait l'Allemagne.

N'était-elle pas féconde, travailleuse, entreprenante, audacieuse et organisée mieux qu'aucune autre nation ? N'offrait-elle point à ceux qui la visitaient l'impression de la sécurité dans la force ? Ne regardait-elle point, avec les yeux les plus aigus et les plus ardents qui fussent, l'avenir ?

La guerre survint.

L'Allemagne parut autre, immédiatement. Sa force se fit injuste, fourbe, féroce. Elle n'eut plus d'autre

orgueil que celui d'une tyrannie méthodique. Elle devint le fléau dont il faut se défendre afin que la vie haute ne périsse point sur la terre.

Pour l'auteur de ce livre, aucune désillusion ne fut plus grande ni plus soudaine. Elle le frappa au point qu'il ne se crut plus le même homme.

Pourtant comme en cet état de haine où il se trouve, sa conscience lui semble comme diminuée, il dédie avec émotion ces pages à l'homme qu'il fut autrefois.

Hâtons-nous de l'ajouter d'ailleurs, dans la dernière œuvre de Verhaeren, plus haut, plus fort encore que le cri de la haine pour l'Allemagne retentit le cri de l'amour de la patrie, d'un amour exacerbé par le martyre que subit la Belgique. Il l'aimait pacifique : combien va-t-il l'adorer guerrière, guerrière malgré elle, et ensanglantée uniquement pour avoir voulu sauver et maintenir l'honneur !

Il est beau de relire, aujourd'hui que la Belgique a retrouvé l'intégrité de son sol et sa liberté entière, la pièce intitulée « Un Lambeau de Patrie ».

Ce n'est qu'un bout de sol dans l'infini du monde.
Le Nord
Y déchaîne le vent qui mord.
Ce n'est qu'un peu de terre avec sa mer au bord
Et le déroulement de sa dune inféconde.
Ce n'est qu'un bout de sol étroit
Mais qui renferme encore et sa reine et son roi,
Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime.
. . . .

O Flandre,
Voilà comment tu vis,
Aprement, aujourd'hui:
Voilà comment tu vis
Dans la gloire et sa flamme, et le deuil et sa cendre.
Jadis, je t'ai aimée avec un tel amour
Que je ne croyais pas qu'il eût pu croître un jour,
Mais je sais maintenant la ferveur infinie
Qui t'accompagne, ô Flandre, à travers l'agonie
Et t'assiste et te suit jusqu'au bord de la mort.
Et même, il est des jours de démence et de rage,
Où mon cœur te voudrait plus déplorable encor
Pour se pouvoir tuer à t'aimer davantage.

Ailleurs, appelant, pressentant, évoquant la victoire le poète s'écriera :

Mon âme? — elle est déjà
Là-bas,
Dans la clarté de la victoire.
Tout lui devient ou signe ou geste évocatoire.
Elle est volante au vent
Vivant
Qui frôlera le front
De ceux qui reviendront,
Avec l'épaule en sang ou la main mutilée,
Des corps à corps de la mêlée.
Elle est l'ardeur, elle est la foi.
Elle trépide et crie et follement acclame,
Car l'avenir lui parle et lui chante à la fois,
Et pleurante d'émoi,
Elle écoute, mon âme!

Oui, dans les fêtes glorieuses qui furent célébrées à Paris, à Bruxelles, l'âme de Verhaeren

était là, « volante au vent vivant » ; elle était là parce que nous étions beaucoup qui pensions au grand poète disparu. Et il faudra qu'elle reste vivante demain.

La victoire permet que nous nous remettions à lire. Assis au coin du feu, reprenons donc quelque fois les livres du grand poète belge ; et quand, le livre mis de côté, nous tisonnerons les bûches ardentes, peut-être en verrons-nous jaillir une flamme plus haute que les autres, plus légère, plus souple et comme diaprée, faisant songer aux fours des usines, aux chalumeaux des chercheurs, et aussi aux meules incendiées... Ce sera l'âme de Verhaeren qui dansera ainsi devant nous : l'âme de Verhaeren qui fut une flamme en effet, et qui mérite de rester, par le culte de ses admirateurs, une flamme éternelle.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 20-3-19.

BLOUD ET GAY, Éditeurs, 3, Rue Garancière, PARIS

PUBLICATIONS DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS "

Augustin BERNARD, prof. à la Sorbonne.
L'EFFORT DE L'AFRIQUE DU NORD. 0 50

Daniel VINCENT et Lucien MILLEVOYE.
L'EFFORT DE L'AVIATION ET DE NOS AVIATEURS. 0 50

MM. BOMPART, Ch. ANDLER et l'Abbé WETTERLÉ.
NOTRE ALSACE ET NOTRE LORRAINE. 0 50

Effort politique et charitable de l'Amérique latine. 0 50

Benjamin VALLOTTON.
L'EFFORT ALSACIEN-LORRAIN. 0 50

Louis MARIN, député.
L'EFFORT BELGE. . . . . . 1 »

André LEBON, ancien ministre.
L'EFFORT BRITANNIQUE. . . 0 50

Gaston DESCHAMPS.
L'EFFORT CANADIEN. . . . 0 50

Mgr A. BAUDRILLART.
L'EFFORT CANADIEN. . . . 0 50

A. LEBRUN, ancien ministre des Colonies.
L'EFFORT COLONIAL FRANÇAIS. 0 50

A. MILLERAND, ancien ministre.
L'EFFORT CHARITABLE DES ETATS-UNIS. 0 50

E. ROUME.
LA CONQUÊTE DES COLONIES ALLEMANDES. 0 50

Louis BARTHOU, anc. président du Conseil.
L'EFFORT DE LA FEMME FRANÇAISE. 0 50

Gabriel HANOTAUX, de l'Acad. française.
L'UNION DE LA FRANCE ET DE L'AMERIQUE. 0 50

Joseph CHAILLEY.
L'EFFORT de l'INDE et de l'UNION SUD-AFRICAINE. 0 50

Louis BARTHOU, anc. président du Conseil.
L'EFFORT ITALIEN. 0 50

A. GÉRARD, ambassadeur de France.
L'EFFORT JAPONAIS. . . . 0 50

Paul LABBÉ.
LE LOYALISME ET L'EFFORT JAPONAIS. 0 50

Me Henri ROBERT, bâtonnier.
L'EFFORT DE PARIS. . . . 0 50

Mme Alfred REBOUX.
L'EFFORT MORAL DE NOS PAYS ENVAHIS. 0 50

LA PROTESTATION DES PEUPLES MARTYRS. 0 50

Georges LEYGUES, ancien ministre.
LA POLOGNE. 0 50

Paul ADAM.
L'EFFORT PORTUGAIS . . . 0 50

E. HERRIOT, ancien ministre.
L'EFFORT RUSSE. 0 50

Paul LABBÉ, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale.
L'EFFORT SERBE. 0 50

Général MALLETERRE.
LE SOLDAT FRANÇAIS. . . 0 50

Th. STEEG, ancien ministre.
L'EFFORT CHARITABLE DE LA SUISSE. 0 50

Edmond HARAUCOURT et André MICHEL.
NOS VILLES MARTYRES FRANÇAISES. 0 50

Paul ADAM.
LE BRÉSIL. 0 50

MAJORATION TEMPORAIRE 30 %
SUR LES PRIX MARQUÉS